

Le chef abénaquis Nescambiouit et l'alliance franco-abénaquise

Nescambiouit, the Abenaki Chief and the French-Abenaki Alliance

Sylvie Savoie

Volume 33, Number 2, 2003

Les Abénaquis au Québec : des grands espaces aux luttes actuelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082586ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082586ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savoie, S. (2003). Le chef abénaquis Nescambiouit et l'alliance franco-abénaquise. *Recherches amérindiennes au Québec*, 33(2), 18–28.
<https://doi.org/10.7202/1082586ar>

Article abstract

The journey of the Abenaki chief Nescambiouit (around 1660-1727), represents admirably the ups and downs of the French-Abenaki alliance. He actively participates in numerous raids, from Massachusetts to Newfoundland, where he joins French expeditions in order to expel the English from the territory. Following the Treaty of Utrecht, which ended this war, France decides to give up the Abenakis' land, without their consent. As a result, Nescambiouit moves among the Fox (Outagamis), west of Lake Michigan, where that nation still resists the French subjugation. Nescambiouit's relations with the insubordinate Fox compromise the French- Abenaki alliance. French authorities fear that their allies at Odanak and Wôlinak will stay faithful to Nescambiouit, a well respected chief, and this decision may weaken the strength of the French colony. During this period, the colonial archives abound with evidence which confirms the French necessity of maintaining the friendship and the support of the Abenakis, as well as with Nescambiouit. The Abenakis also need this relation to maintain their integrity.



Le chef abénaquis Nescambiouit et l'alliance franco-abénaquise

Sylvie Savoie

Département
d'histoire,
Université de
Sherbrooke,
Sherbrooke
et
Historienne
consultante

LE PARCOURS DU CHEF abénaquis Nescambiouit (vers 1660-1727) personifie admirablement les hauts et les bas de l'alliance franco-abénaquise. Les hauts, lorsqu'on sait qu'on peut compter sur son allié, français ou abénaquis; les bas, lorsqu'on doute de son attachement et de sa sincérité. Dès la fin des années 1680, la réputation du chef Nescambiouit dépasse le bassin de la rivière Saco (Maine). Il s'illustre d'abord en tant que leader de partis de guerre canibas (kennebecs), puis comme allié militaire des Français pendant les deux premières guerres franco-anglaises, où il se distingue aux côtés des officiers français. Les liens qu'il noue avec les Renards (Outagamis) à partir de 1716 suscitent de vives inquiétudes du côté des Français qui craignent de perdre leur allié abénaquis. Pendant cette période, les archives coloniales françaises abondent en témoignages confirmant la nécessité de conserver l'amitié et l'appui des Abénaquis, dont ceux du chef Nescambiouit. Pour sa part la nation abénaquise, confrontée à de nombreux bouleversements à la suite de la colonisation anglaise sur son territoire, tente de se maintenir grâce à l'alliance avec les Français.

LES TÉMOIGNAGES SUR NESCAMBIOUIT

Malgré les limites liées à la documentation disponible pour l'étude de personnages autochtones, le corpus documentaire concernant le chef abénaquis Nescambiouit est exceptionnel. Nescambiouit apparaît fréquemment dans les archives coloniales tant françaises

qu'anglaises. Outre ses exploits militaires, les documents attestent sa présence à titre d'orateur et de délégué représentant les Abénaquis de l'Est, lors d'importantes négociations dans le but de conclure des traités avec les Anglais. Pourtant, peu d'écrits ont été consacrés à Nescambiouit. À l'exception d'un article paru dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, signé par T.-M. Charland (1969 : 516-518), et de brèves notes biographiques écrites par S. G. Drake (1848 : 110, 139-141) et de F. W. Hodge (1960, 1 : 102), cet important personnage abénaquis ne suscite que de rares mentions¹.

Les auteurs insistent surtout sur son rôle en tant qu'allié militaire des Français, puisqu'à partir des années 1690 les archives coloniales révèlent sa participation pendant les divers conflits coloniaux. Les sources françaises le présentent à partir de 1696 : en Acadie (1696), à Terre-Neuve (1696-1697), lors des campagnes d'Acadie (1704 et 1705), de nouveau à Terre-Neuve (1705) puis à Haverhill (1708). Les documents anglais le mentionnent pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg (King William's War, 1688-1697), d'abord comme chef au fort Annesokkanty (Farmington Falls, Maine) [Bourque 2001 : 180]. Des chroniqueurs et des historiens (Penhallow, Bacqueville de la Potherie, Charlevoix) décrivent ses exploits, particulièrement ceux qu'il accomplit aux côtés des officiers français Pierre Le Moyne d'Iberville (1661-1706) et Jacques Testard de Montigny (1663-1737). Par contre, les liens qu'il développe avec la nation des Renards (Outagamis) après 1713 restent beaucoup moins

connus, quoiqu'ils aient été abordés par T.-M. Charland et plus récemment par O.-P. Dickason, qui considère Nescambiouit comme un prédécesseur du chef outaouais Pondiac (Charland 1964 : 94-96; Dickason 1996 : 115, 152, 181, 212). Les différentes phases de son parcours comme chef militaire, représentant des Abénaquis de l'Est et acteur politique auprès des Anglais, des Français puis des Renards, seront présentées à partir des nombreux témoignages des archives coloniales françaises et anglaises.

LES DIFFÉRENTES FACETTES

DE LA PERSONNALITÉ DE NESCAMBIOUIT

À l'époque, Nescambiouit revêt deux visages selon qu'on le voit d'un point de vue anglais ou français. Ascumbuit (Escumbuit), pour les Anglais, n'est qu'un « démon sanguinaire » ; un « monstre insolent » qui apposait une marque sur son fameux casse-tête pour chaque Anglais tué. On y aurait compté jusqu'à quatre-vingt-dix-huit entailles (NEWJ 1727). Samuel Penhallow (1665-1726), un officier du New Hampshire actif dans les affaires indiennes, a livré son témoignage sur cette époque marquée par les incursions frontalières et les guerres contre les *Eastern Indians* (1703-1726). Il attribuait à Nescambiouit la mort de plus de cent quarante ou cent cinquante personnes, y compris des femmes et des enfants (Penhallow 1859 : 49). Ce genre de récit a contribué à perpétuer le souvenir de l'effroi causé par les raids menés en Nouvelle-Angleterre par des Abénaquis, souvent accompagnés d'officiers canadiens.

Pour les Français, Nescambiouit représente d'abord le fidèle allié abénaquis, celui sur qui on peut compter pour combattre les Anglais et défendre la colonie. Selon S. G. Drake, Nescambiouit était « aussi loyal aux Français qu'un membre de leur propre nation » (Drake 1848 : 139). D'un côté comme de l'autre de la frontière, il était considéré comme un des chefs les plus influents et un des guerriers les plus vaillants du nord-est de l'Amérique. Si l'on en croit la signification de son nom, « celui qui est si important et si haut placé par son mérite qu'on ne peut atteindre, par la pensée même, à sa grandeur » (Maurault 1866 : 330), il avait une grande réputation parmi les siens.

LE CHEF MILITAIRE NESCAMBIOUIT ET LE DESTIN DES ABÉNAQUIS

Nescambiouit, qui naît probablement dans la région de Sebago Lake-Casco Bay (Maine) vers 1660 (Bourque 2001 : 180), devient un important chef parmi les Pégouakis (Pigwacket), un groupe abénaquis qui occupait une vaste région recouvrant les deux côtés de la frontière actuelle séparant le Maine et le New Hampshire. Leur village principal, Pegouaki (l'actuel Fryeburg, Maine), était situé à la tête de la rivière Saco. Les Pégouakis, situés entre les Abénaquis de l'Est (Maine et une partie du Nouveau-Brunswick) et ceux de l'Ouest (Vermont, New Hampshire), sont généralement considérés comme des Abénaquis de l'Est au même titre que les Canibas (Kennebecs), les Arosaguntacooks de la rivière Androscoggin et les Pentagouets (Pénobscots) [voir carte p. 9]. Fondée sur des caractéristiques linguistiques, la frontière délimitant le territoire occupé par les Abénaquis de l'Est et ceux de l'Ouest reste mal définie (Snow 1978 : 137-147; Calloway 1988 : 7). Les Pégouakis, étroitement liés aux *Eastern Indians*, leur étaient associés lors de la signature de traités avec les Anglais.

Le chef Nescambiouit semble destiné à participer aux luttes des Abénaquis pour la conservation de leurs terres. Dès le milieu du XVII^e siècle, les hostilités qui s'intensifient avec les

Iroquois, puis les conflits avec les Anglais, poussent plusieurs groupes abénaquis hors de leurs territoires. Les Abénaquis se tournent alors vers la colonie française pour y trouver des appuis, entre autres, des armes pour se défendre contre l'accaparement de leurs terres par les colons anglais, dont le nombre atteint environ 60 000 en 1660. Les conflits entre les Abénaquis et les Anglais, comme la guerre du Maine et celle du roi Philippe (King Philip's War), bouleversent la vie des premiers habitants de la Nouvelle-Angleterre dès 1675. Les Abénaquis remontent vers le nord et se réfugient le long du fleuve Saint-Laurent. Plusieurs s'installent à la mission de Sillery, puis sur la rivière Chaudière avant de se fixer à Odanak (mission Saint-François-de-Sales) et à Wôlinak (mission Saint-François-Xavier) au début du XVIII^e siècle.

La toile de fond sur laquelle se joue la carrière épique et diplomatique de Nescambiouit est celle des conflits anglo-abénaquis et franco-anglais à l'est de l'Amérique du Nord. Confrontés à la poussée colonisatrice anglaise, les Abénaquis multiplient leurs expéditions guerrières contre les villages et les forts anglais. Nescambiouit y participe à titre de commandant de partis de guerre canibas. Entre 1688 et 1710, son rôle de leader parmi les Abénaquis pendant les guerres frontalières contre les Anglais reste indéniable. Il assiste également à plusieurs conférences de paix, des négociations avec les Anglais, comme en 1693 à Pemaquid où il se rend pour parlementer et signer une trêve (DHSM, 23 : 4-5). En 1699, après une assemblée générale des Abénaquis de l'est du Massachusetts, Nescambiouit rencontre les Anglais à Boston. À titre de messenger et de représentant des Abénaquis, il s'adresse à Richard Earle of Bellemont, gouverneur du Massachusetts. Se disant satisfaits que la paix soit revenue entre eux, les Abénaquis permettent aux Anglais de s'établir en certains endroits, mais ils s'assurent que des terres leur soient réservées pour pratiquer leurs activités de subsistance. Pendant cette rencontre, outre le désir de maintenir la paix et l'amitié qui est réitéré, des questions relatives à la qualité et au prix des articles de traite, ainsi qu'à la présence d'un interprète et d'un forgeron, sont également abordées (DHSM, 23 : 26-28).

NESCAMBIOUIT ET LES ABÉNAQUIS : DES ALLIÉS INDISPENSABLES

Les activités militaires et diplomatiques de Nescambiouit s'inscrivent également dans le cadre de l'alliance qui unit les Abénaquis aux Français. D'abord reconnues parmi les siens, ses compétences relatives à la stratégie et à la tactique militaires, ainsi que sa connaissance du terrain et des techniques de guerre autochtones, sont ensuite recherchées par les Français. Ces derniers, qui tentent de neutraliser les Iroquois et de limiter l'expansion coloniale anglaise, sont parfaitement conscients de l'importante position stratégique des Abénaquis, établis entre eux, les Iroquois et les Anglais. Les Français, dont la capacité à maintenir leur présence dans le Nord-Est repose sur leurs alliances avec les Amérindiens, se rapprochent des Abénaquis de l'Est dès 1670, au moment où ils reprennent possession de l'Acadie. À titre d'alliés, les Abénaquis participeront entre 1670 et 1759 à une série de guerres contre les Britanniques.

Les incursions de l'année 1690 sur Schenectady, Salmon Falls et Casco Bay marquent le début des attaques conjointes de Français et d'Abénaquis de l'Est et de l'Ouest contre les établissements anglais. Des petits groupes composés d'Abénaquis, d'autochtones domiciliés (c'est-à-dire établis dans des villages près des colons), de soldats et d'officiers canadiens, partent en

expédition pour plusieurs mois, souvent l'hiver. Ils effectuent des attaques-surprises de villages et de forts, qu'ils brûlent, et ils ramènent des prisonniers. Cette tactique vise à garder l'ennemi sur la défensive et à décourager son expansion coloniale. On compte sur les troupes de choc abénaquises et sur le rempart formé par le territoire qu'ils occupent. En 1689, un observateur mentionne que la France « doit la conservation de l'Acadie à ces Cannibas » et que « le plus solide fondement pour sa conservation dépend de la continuation de la guerre qu'ils feront » (ANQ, C11A 1689, 10 : 535). Tandis que les Français profitent de l'expérience tactique et stratégique des Abénaquis, ces derniers, quant à eux, se battent avant tout pour assurer leur survie sur leurs terres. Ils ne souhaitent pas devenir de simples mercenaires à la solde des Français. Représentant une force importante qu'on veut se rallier et poursuivant leur propre stratégie, ils tenteront de se maintenir en équilibre entre les forces coloniales française et anglaise jusqu'en 1760.

Chef militaire, craint des Anglais, Nescambiout participe activement à plusieurs attaques effectuées depuis le Massachusetts jusqu'à Terre-Neuve, où il se joint aux expéditions françaises afin d'expulser les Anglais. En novembre 1696, il rend de précieux services à d'Iberville et à Montigny lors de l'attaque contre le fort Pemaquid, construit par les Anglais à l'est de la rivière Kennebec (1677) en territoire abénaquis. L'action conjointe des Abénaquis, conduits par l'officier Jean-Vincent d'Abbadie de Saint-Castin (1652-1707), et des vaisseaux français mène à la capitulation de ce fort. Pendant l'hiver 1696-1697, les Français secondés par leurs alliés abénaquis ravagent la plupart des postes anglais à Terre-Neuve. Ils ruinent leurs pêcheries et s'emparent du fort Saint-Jean qu'ils brûlent. Ils parviennent à en chasser presque complètement les Anglais. Après cette campagne, qui dure près de deux mois, les Anglais ne conservent à Terre-Neuve que Bonavista et l'île Carbonear. Selon le jésuite Charlevoix, le chef abénaquis Nescambiout, un « brave homme », et trois Canadiens (Boucher de la Perrière, D'amour de Plaine et Dugué de Boisbriand) « furent ceux, qui se distinguèrent le plus » pendant ces opérations militaires (Charlevoix 1744, 3 : 290)². Bacqueville de la Potherie, écrivain principal de la Marine en Nouvelle-France de 1691 à 1697, a laissé un témoignage sur cette campagne. On lui doit la seule description physique du chef abénaquis :

Ce Chef voulut savoir si Mr. D'Iberville faisoit mieux la guerre aux Anglois, que lui ne la leur faisoit, & aux Iroquois ses ennemis. C'est un homme d'une très belle taille, de trente-huit à quarante ans. Il a dans les traits de son visage un air tout à fait martial. Ses actions & ses manières font connoître qu'il a les sentimens d'une belle ame. Il est d'un si grand sang froid qu'on ne l'a jamais vû rire. Il a enlevé seul en sa vie plus de quarante chevelures. (Bacqueville 1722, 1 : 27)³

En 1705, pendant la seconde guerre franco-anglaise en Amérique du Nord (la guerre de Succession d'Espagne), le chef abénaquis prend part à une nouvelle tentative française pour expulser les Anglais de Terre-Neuve. Ces derniers s'y sont rapidement réinstallés après le traité de Ryswick (1697) qui leur rendait leurs possessions sur l'île. Le capitaine Montigny, qui amène à « cette expédition son fidèle Nescambiout, fut détaché avec les Sauvages, & une partie des Canadiens, [...] avec ordre de brûler & de détruire toute la Côte », semant ainsi la terreur parmi les Anglais de l'île (RAPQ 1922-1923 : 293-298 ; C11A 1705, 25 : 116-121). Cette seconde campagne remporte autant de succès que la première, mais elle n'aura pas davantage

de conséquences pour les Français (RAPQ 1922-1923 : 293-298 ; C11A 1705, 25 : 116-121). Lors des différentes manœuvres, Nescambiout se distingue « à son ordinaire » (Charlevoix 1744, 3 : 444).

NESCAMBIOUT, « PRINCE DES ABÉNAQUIS »

Mis au courant des exploits militaires du chef abénaquis, le roi Louis XIV (1638-1715) l'invite en France avec Montigny son compagnon d'armes⁴. Nescambiout séjourne dans la métropole entre l'automne 1705 et le printemps 1706. Présenté à Versailles, ses prouesses militaires autant que sa personnalité suscitent l'intérêt, l'admiration et la curiosité parmi l'élite française. On lui donne le nom de « Prince des Abénaquis », puisque, effectivement, selon un mémoire de 1705, « il avoit la mine et la bravoure d'un grand homme » (CMRNF 1883, 1 : 614). Le roi l'honore pour ses efforts en faveur de la cause française et les services rendus. Il est « caressé & comblé de présens » par le roi qui lui remet l'épée d'officier, un sabre (Charlevoix 1744, 3 : 284 ; 4 : 36).

Outre ce sabre et les présents, le roi lui donne une médaille en vermeil, c'est-à-dire en argent recouvert d'une dorure d'un ton tirant sur le rouge (C11A 1723, 45 : 146). La coutume de distribuer des médailles aux autochtones remonte au début du Régime français. Cette pratique s'inscrit dans le même esprit que celui qui présidait à la remise des présents aux Amérindiens alliés afin de conserver leur amitié et leur allégeance. Les médailles sont remises uniquement aux plus méritants, à ceux qui rendent des services considérés comme essentiels, ou à ceux qui sont reconnus pour leur attachement à la cause française. Les Français s'efforcent de limiter leur distribution afin d'en conserver la valeur. En 1710, un mémoire du roi précise qu'il faut qu'on privilégie « les chefs des sauvages qui sont les plus affectionnés et dont on peut tirer le plus de secours » (CMRNF 1884, 2 : 514). À preuve, en 1721, le gouverneur-général Philippe de Rigaud de Vaudreuil (vers 1643-1725) demande des médailles « afin de les distribuer aux Sauvages Abénakis qui [parmi les Sauvages] sont le plus affectionnés à la nation [française] » (CMRNF 1884, 3 : 63).

NESCAMBIOUT, CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ?

On a prétendu que, pendant son séjour en France, le chef abénaquis Nescambiout avait été fait chevalier de Saint-Louis et qu'il aurait obtenu une pension pour sa bravoure⁵. Les documents d'archives restent plutôt silencieux à ce sujet. Aegidius Fauteux a réfuté cette prétention qui, selon lui, tire son origine de l'historiographie de la Nouvelle-Angleterre, plus particulièrement des écrits de S. Penhallow puis de T. Hutchinson qui reprend ses propos (Fauteux 1940 : 57-58 ; Penhallow 1859 : 49 ; MAC, 28 : 95, 128). Fauteux admet que Louis XIV ait pu remettre un sabre à Nescambiout « pour l'amadouer », mais il trouve ridicule que le roi « ait seulement pensé à placer la croix de Saint-Louis, dont il sauvegardait si jalousement le prestige, sur la poitrine peinturlurée d'un Sauvage quelque intéressant qu'il pût être » (Fauteux 1940 : 57-58).

Étant donné les lacunes documentaires, l'incertitude subsiste. Les documents français mentionnent le sabre et la médaille obtenus par Nescambiout, mais jamais la croix de Saint-Louis. Est-il possible que Louis XIV ait fait chevalier un simple chef abénaquis, alors que Montigny n'obtient cet honneur qu'en 1712 (C11A 1706, 24 : 162v ; Dechêne 1969 : 654) ? Il reste que cette possibilité est confirmée par Samuel Penhallow, un contemporain de Nescambiout, ainsi que par le journal de

Boston au moment où il rapporte le décès de Nescambiouit (NEWJ 1727) et, plus tard, par P.-G. Roy qui prétend avoir vu son nom sur une liste des chevaliers (Roy 1919 : 216), démontre l'importance du chef abénaquis en tant qu'allié militaire et plus largement acteur historique.

S'ASSURER L'APPUI DE NESCAMBIOUIT ET DES ABÉNAQUIS

La correspondance échangée entre la colonie et la métropole révèle la préoccupation des autorités au sujet de l'opinion de Nescambiouit sur ses partenaires français. Ces derniers s'inquiètent également de l'état de l'alliance franco-abénaquise depuis le retour de cet influent chef en Nouvelle-France, le seul chef abénaquis à s'être rendu en France à cette époque. Dès son arrivée à Québec, Montigny, qui sollicite la croix de Saint-Louis, les rassure sur l'attitude de Nescambiouit :

Le chef Sauvage Abennakis [Nescambiouit] q.¹ [qu'il] a ramené a Quebec a rendu compte à M. de Vaudreuil de la bonne reception qui luy a esté faite en France et a tesmoigné q.¹ [qu'il] en conserveroi une éternelle reconnaissance Il est retourné chez sa nation avec un bon Sentiment q.¹ [qu'il] fera sans doute valoir... (C11A 1706, 24 : 162v-163)

Le ministre lui répond qu'il « ne doute point qu'il [Nescambiouit] n'aye rendu compte aux Sauvages de sa nation de tout ce qu'il a vu dans son voyage et que cela n'aye produit un bon effet parmy eux » (MG1, B, 1707, 29 : 109). Montigny, qui réitère sa demande l'année suivante et en profite pour se rehausser lui-même aux yeux du ministre français, n'omet pas de mentionner les conséquences positives du voyage du chef : « Le sauvage qu'il a amené en France continue de donner à Sa nation de fortes idées de toutes les magnificences qu'il a vu ce qui fait un bon effet » (C11A 1707, 27 : 209v-210).

À l'époque des premières rencontres entre Amérindiens et Européens, des centaines d'autochtones sont capturés contre leur gré et emmenés en Europe comme curiosité. Par la suite, on cherche plutôt à impressionner les invités autochtones afin de conserver leur amitié et leur soutien, essentiels au succès de la colonisation. Malgré les coûts liés à ces voyages et les risques que les autochtones soient malades et meurent avant leur retour, les autorités continuent de promouvoir cette pratique. Un quart de siècle après le séjour de Nescambiouit dans la métropole française, le gouverneur Beauharnois et l'intendant Hocquart, qui rappellent au Ministre la nécessité de maintenir les dépenses pour les présents aux Sauvages afin de conserver leur appui, tentent également de le convaincre du bien fondé de recevoir des voyageurs autochtones :

Nous n'avons aucune peine à convenir de l'impossibilité présente d'asservir entièrement les sauvages, on pourra y parvenir, dans la suite, en leur inspirant et plus de crainte et plus de respect pour le gouvernement ce sont des principes que nous mettons en usage dans les affaires que nous traitons avec eux; et il est à croire qu'à mesure que la Colonie augmentera; ils deviendront plus dociles : L'effet en serait bien plus prompt s'il plaisait à Sa Majesté d'augmenter ses forces. Nous ajoutons que si vous nous permettiez d'envoyer en France quelques chefs choisis des différents villages, pour être témoins de Sa Majesté royale, le récit qu'ils en feraient, à leur retour, aux gens de leur nation, augmenteraient parmi eux la haute opinion qu'ils ont déjà de la puissance du Roi, et les rendrait encore plus soumis à Ses volontés. Il ne sera pas difficile d'en déterminer quelques uns à faire le trajet de la mer, et la dépense de

ce voyage ne peut être considérable. Cet expédient a déjà été pratiqué il y a vingt-cinq ans, lorsque Mr de Montigny mena en France un chef Abénakis [Nescambiouit] qui fut présenté au Roi (N^{te} Il y a un pareil exemple du temps de M. de Frontenac). Nous avons appris que les Anglais en ont usé de même, du règne de la Reine Anne et de celui du Roi d'Angleterre d'aujourd'hui. Nous savons par le père Lauson, que les Iroquois des cinq nations en ont fait de grands récits à nos domiciliés, en leur insinuant la supériorité des Anglais sur les François. Nos sauvages qui sont crédules et qui n'ont vu que Québec et Montréal ne peuvent rien leur répliquer; et cependant il seroit à craindre que [que] cela ne diminuât de l'attachement qu'ils ont pour nous et ne leur inspirât plus de crainte de l'Anglais. (MG8, A1, 3^e s., 1731, 12 : 2853-2855)

L'accueil réservé au chef abénaquis dans la métropole s'inscrit dans cette même logique. On souhaite ainsi le conserver comme allié militaire (idéalement le soumettre) et, surtout, qu'il reparte convaincu de la puissance française. Il pourra ainsi influencer ses compatriotes en faveur de ses hôtes, ses alliés. Pour sa part, en tant que représentant de sa nation devant Louis XIV, Nescambiouit actualise l'alliance des Abénaquis avec les Français et tente assurément d'obtenir leur appui dans sa lutte contre les colons anglais qui envahissent le territoire abénaquis.

LE RETOUR D'UN CHEF INFLUENT PARMIS LES SIENS

Nescambiouit revient parmi les siens en 1706. À cette époque, Atecouando (vers 1701-1726), qui emmène les habitants du village de Pegouaki s'établir à la mission Saint-François-de-Sales (Odanak), semble être devenu le principal chef de la nation des Pégouakis (Day 1969 : 26). Au mois d'août 1708, des partis formés d'Amérindiens et de Canadiens frappent les établissements anglais de Casco à Wells (Maine). Nescambiouit, qui ne tarde pas à se joindre à ces expéditions, participe au saccage de Haverhill sur la rivière Merrimack aux côtés de Jean-Baptiste de Saint-Ours Deschaillons et de Jean-Baptiste Hertel de Rouville.

Cette expédition avait été résolue dans un grand conseil tenu à Montréal en présence des chefs des autochtones domiciliés et de représentants abénaquis. Le plan de Vaudreuil était d'attaquer Portsmouth. Tandis que des Hurons et les Iroquois domiciliés abandonnent le projet, les Abénaquis, voisins de l'Acadie, appelés ailleurs, ne sont pas non plus au lieu de rendez-vous prévu. À la suite de ces défections, un parti composé d'Abénaquis, de Népiingues et de Canadiens décide d'attaquer le village de Haverhill plutôt que Portsmouth. Cette campagne remporte un grand succès : le fort et plusieurs habitations sont brûlés (C11A 1708, 28 : 38-41, 97v-98 ; Charlevoix 1744, 4 : 33-37). Charlevoix rapporte que Nescambiouit « combattit toujours auprès des Commandans; et qu'il fit merveille avec un sabre » que lui avait remis le roi (Charlevoix 1744, 4 : 36). Montigny, qui fait référence au même événement, souligne la valeur guerrière du chef abénaquis (sans omettre sa fidélité) et sa prévoyance envers ses compagnons :

Le chef Abenaky qui est venu en France continue de donner des marques de son zèle pour la religion et de sa bravoure dans les occasions, il s'est trouvé dans le dernier party que m. de Vaudreuil a envoyé chez les Anglois il s'y est distingué par une valeur extraordinaire et un de ses freres ayant eu la jambe cassée il demanda Seullement qu'on luy aydast a le porter a 2 ou 3 lieues dela ou il voulu rester Seul au milieu du bois avec un de ses amis pour aider à guérir son frere [priant] le reste du

party de se retirer disant quil ne falloit pas exposer tant de gens pour un seul homme. (C11A [1708], 29 : 242-242v)⁶

Deux ans après cette attaque contre Haverhill, le ministre français de la Marine, conscient de l'influence de Nescambiout sur son peuple, s'inquiète de ce que devient « le Chef des Sauvages Abenakis que le Sr de Montigny amenna en France il y a cinq ans ». Il se demande « s'il est toujours bien intentionné et dans nos interests, il y fut assés bien traité pour croire qu'il n'aura pas changé, je vous prie de m'en donner des nouvelles »⁷. Le ministre est d'autant plus inquiet qu'il vient d'être « informé qu'on arme plusieurs vaisseaux de guerre en Ang^{te} [Angleterre] et quil en doit passer une partie en Canada avec quatre Sauvages qui sont a Londres pour demander du secours contre les François » (RAPQ 1946-1947 : 379). Le gouverneur Vaudreuil lui répond qu'il a envoyé Nescambiout, Montigny et Pécaudy de Contrecoeur à Port-Royal en Acadie (Annapolis, Nouvelle-Écosse) afin de secourir le gouverneur Subercase qui craint l'attaque anglaise (en effet, Port-Royal est pris en 1710). Une « vingtaine des meilleurs soldats de ce pays » les accompagnent et ils ont « ordre de prendre en chemin tous les Sauvages que lon pouroit trouver de bonne volonte » (RAPQ 1946-1947 : 397).

L'ALLIANCE FRANCO-ABÉNAQUISE MENACÉE

Apprenant qu'un traité doit incessamment être conclu entre la France et l'Angleterre (le traité d'Utrecht), les Abénaquis décident d'abandonner leurs hostilités et de négocier une trêve avec les Anglais. Des délégués abénaquis, représentant également tous les Amérindiens vivant sur la rivière Saco, font rapidement parvenir une lettre à Joseph Dudley, gouverneur du Massachusetts et du New Hampshire. Ils se disent tous inclus dans cette pacification et heureux de bénéficier à nouveau de la protection de la Couronne britannique. Ils rappellent que par le passé d'autres ententes ont été conclues entre eux. Ils se réfèrent alors à la rencontre entre Nescambiout et le gouverneur de Bellemont en septembre 1699.

Ayant combattu aux côtés des Français pendant le dernier conflit franco-anglais, les Abénaquis déclarent avoir été trompés par eux, occultant ainsi leurs propres motivations à participer à cette guerre. En fait, ils tentent de minimiser leur participation afin d'assurer leur sécurité (DHSM, [1713], 23 : 58-59). En janvier 1713, Nescambiout se « soumet » également, ou plutôt dépose les armes, sans omettre de rappeler que les agissements des traiteurs anglais ont souvent poussé les Abénaquis à se ranger du côté des Français. Il négocie avec les Anglais et demande un interprète ainsi qu'un poste de traite à Salmon Falls (Rollinsford, New Hampshire) [DHSM 1713, 23 : 59-60].

Les Anglais, qui souhaitent profiter de cette situation, tentent de se rallier les Abénaquis en comptant sur l'attrait suscité par la qualité et les prix de leurs marchandises. Lors d'une conférence avec des délégués des rivières Penobscot et Kennebec, en 1713, ils invitent tous ceux qui ont migré dans la vallée du Saint-Laurent à revenir sur leurs terres (DHSM 1713, 23 : 56). Ils poursuivent leur offensive diplomatique en leur annonçant que leur allié français a cédé leur territoire, sans les informer. Dans son *Mémoire sur les limites de l'Acadie*, Charlevoix présente la réaction des Abénaquis qui apprennent cette cession⁸ :

Ce fut par les Anglois que ces Sauvages en eurent connaissance [du traité d'Utrecht]. On commença par leur dire d'un air insultant, qu'on avoit eu bien raison de les avertir que les François se moqueroient d'eux et les abandonneroient après avoir fait la

guerre à leur dépens. Que le Roy de France venoit de faire avec leur Reine une paix dont une des conditions étoit que tout le pays leur appartiendroit.

Les Sauvages eurent de la peine d'abord à croire ce qu'on leur disoit et répondirent que leurs missionnaires les assuroient du contraire. Les Anglois repliquèrent qu'ils n'avoient rien avancé qu'ils ne fussent en état de prouver, et que quand les missionnaires voudroient, ils leur montreroient le traité par écrit. Alors les Abénakis s'emportèrent et demandèrent de quel droit le François donnoit un pays qui ne lui appartenoit pas? Leur emportement eut même été plus loin si les missionnaires ne les eussent apaisés en disant qu'on les trompoit par un équivoque, et que leur pays n'entroit point dans ce qui étoit cédé aux Anglois par le Roy de France.

(CMRNF 1884, 3 : 50-51; voir Sévigny 1976 : 174-175)

Effectivement, en avril 1713 lors du traité d'Utrecht, la France accorde l'Acadie (sauf l'île du Cap-Breton), Terre-Neuve et la baie d'Hudson aux Anglais. En réalité, elle leur cède le territoire de ses alliés abénaquis, malécites et micmacs sans les consulter. Les autorités françaises espèrent déplacer à l'intérieur de leur zone d'influence les nations occupant le territoire cédé aux Anglais. Elles proposent que les habitants et les Sauvages de l'Acadie s'installent à l'île Royale (Cap-Breton) [ANQ, MG1, B, 35 : 41v; Sévigny 1976 : 175]. Chargé de les convaincre d'entreprendre ce déménagement, le père Pierre de La Chasse, un missionnaire influent parmi les Abénaquis de l'Acadie, s'y objecta en disant

qu'il ne falloit pas connoître ces peuples pour faire une semblable proposition, qu'ils n'obéiroient pas, qu'on les effaroucheroit inutilement, qu'on les perdroient sans doute, et que peut-être d'amis qu'ils avoient été jusques là, et qu'ils n'étoient plus qu'à cause de la Religion, ils deviendroient ennemis d'autant plus irréconciliables qu'ils croiraient qu'on les auroit joué. (CMRNF 1884, 3 : 51)

En juillet 1713, plusieurs groupes d'Abénaquis, las de la guerre, ratifient à Portsmouth (New Hampshire) l'entente conclue au début de l'année avec les Anglais. Ils y réaffirment leurs droits sur le territoire, mais les Anglais les considèrent désormais comme des sujets (Kidder 1859 : 22-28). Malgré ces ententes et les nombreux pourparlers, les nouveaux établissements se multiplient. En août 1717, à l'île Arrowsick, des délégués de plusieurs groupes abénaquis (Kennebecs, Pentagouets, Pigwackets, dont le chef Atecouando, et Ammarascoggins) ratifient la paix de Portsmouth. Ils mentionnent leurs craintes de perdre leurs territoires et soulignent les pratiques déloyales de la traite (Kidder 1859 : 32-34). Les Abénaquis sont persuadés qu'ils ont été trompés par les Français et par les Anglais.

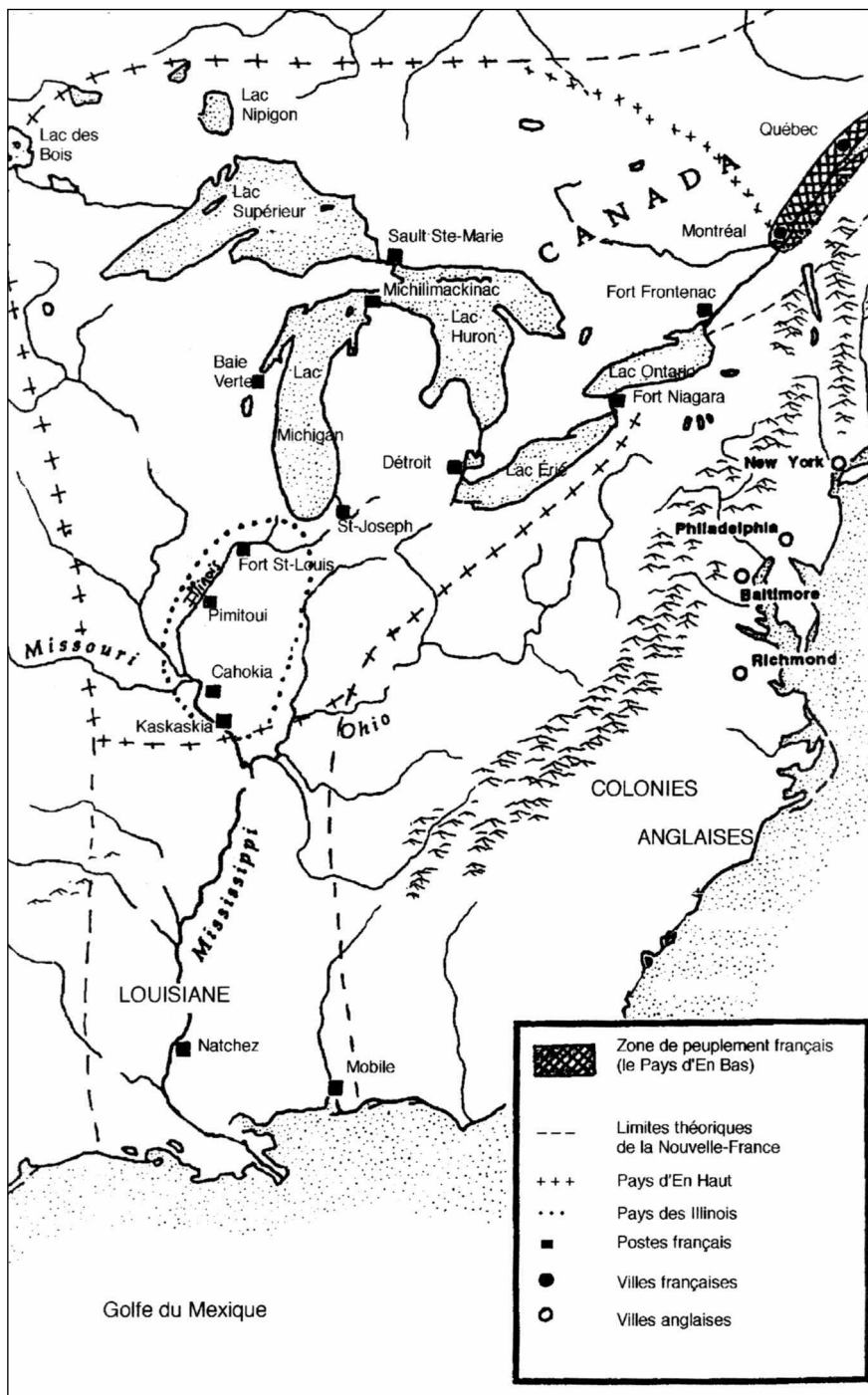
Même s'ils doutent des autorités coloniales françaises, les Abénaquis n'ont guère le choix. Ils sont forcés de chercher un appui et un refuge du côté de la Nouvelle-France. Plusieurs délégations abénaquises se rendent à Québec afin de demander le soutien du gouverneur de la Nouvelle-France. Les Français, officiellement en paix avec les Anglais, ne peuvent les aider ouvertement. Toutefois, ils veulent sauvegarder l'alliance franco-abénaquise. Les Abénaquis d'Acadie occupent une frontière vitale : les y maintenir empêche les Anglais de s'étendre. Charlevoix affirme qu'« il est de notre intérêt de soutenir ces Sauvages dans leurs prétentions », car « c'est le seul moyen d'empêcher que les Anglois ne s'établissent tout le long de la côte jusques à la baie Française, et le long des rivières jusques

à la hauteur des terres, c'est à dire fort près de Québec et de Montréal » (CMRNF 1884, 3 : 49).

Le gouverneur Vaudreuil, qui considère que la guerre était plus avantageuse pour les Français que la paix, veut limiter l'avance anglaise dans le Nord-Est et faire cesser les rapports anglo-abénaquis, entre autres leur relation commerciale. Il s'emploie à convaincre en secret les autochtones de Nouvelle-Angleterre de chasser l'envahisseur anglais de leurs terres (RAPQ 1947-1948 : 269, 295; Sévigny 1976 : 172-177). Dans l'intérêt de la colonie française, il accepte de subventionner la guerre des Abénaquis. Il leur fournit des armes, des munitions, des présents; l'encouragement des missionnaires leur est assuré ainsi que le soutien des alliés autochtones.

En juillet 1721, les Abénaquis obtiennent l'appui de leurs alliés (Iroquois du Sault Saint-Louis et de la Montagne, Algonquins, Hurons, Micmacs, Montagnais, Papinachois) et du gouverneur Vaudreuil dans une pétition pour récupérer leur territoire (CMHS 1819, 8 : 262-263; CMRNF 1884, 3 : 69). L'ultimatum des Abénaquis envoyé à Boston, à l'intention du gouverneur Samuel Shute (1662-1742) du Massachusetts, somme les Anglais de se retirer de leurs terres. Les Abénaquis réaffirment leur souveraineté sur les territoires situés à l'est de la rivière Connecticut : les Anglais déjà installés peuvent y rester, mais l'établissement de nouveaux colons est refusé. Les Anglais n'y voient aucun effort d'accommodement de la part des Abénaquis, mais plutôt de l'insolence encouragée par les missionnaires français, particulièrement le jésuite Sébastien Rale. Le Massachusetts répond à l'ultimatum, en 1722, en déclarant la guerre aux Abénaquis considérés comme des ennemis. Des expéditions sont menées contre les villages abénaquis depuis la rivière Saco jusqu'à la baie de Passamaquoddy.

La période comprise entre 1713 et 1744, qualifiée de trêve entre les puissances européennes, n'en est pas une pour les Abénaquis. Les colons anglais, encouragés par la paix, recommencent à empiéter sur les terres abénaquis, s'y établissent, construisent des postes et des forts sur les rivières Saco, Penobscot et Kennebec. Repoussés par la colonisation, les Abénaquis n'ont accès qu'à un territoire de plus en plus restreint. La disponibilité et l'accessibilité aux ressources étant limitées, leur survie devient de plus en plus précaire. La tension monte et annonce d'autres conflits anglo-abénaquis (1721-1727), liés à l'accaparement du sol, qui



La Nouvelle-France vers 1715

La baie Verte, située au cœur des réseaux commerciaux et diplomatiques, était un site apprécié des autochtones pour ses ressources, surtout poissonneuses. Cet endroit devint rapidement un important centre de réfugiés autochtones

(Carte adaptée de Balesi 1996, in Havard 2000 : 12)

donneront lieu à une nouvelle période de migration abénaquis vers les missions-refuges d'Odanak et de Wôlinak dans la vallée du Saint-Laurent, la première grande étape de ces migrations étant celle qui avait suivi la guerre du roi Philippe et celle du Maine.

NESCAMBIOUT CHEZ LES RENARDS (1716-1723) : MENACE D'UNE ALLIANCE ENTRE AUTOCHTONES

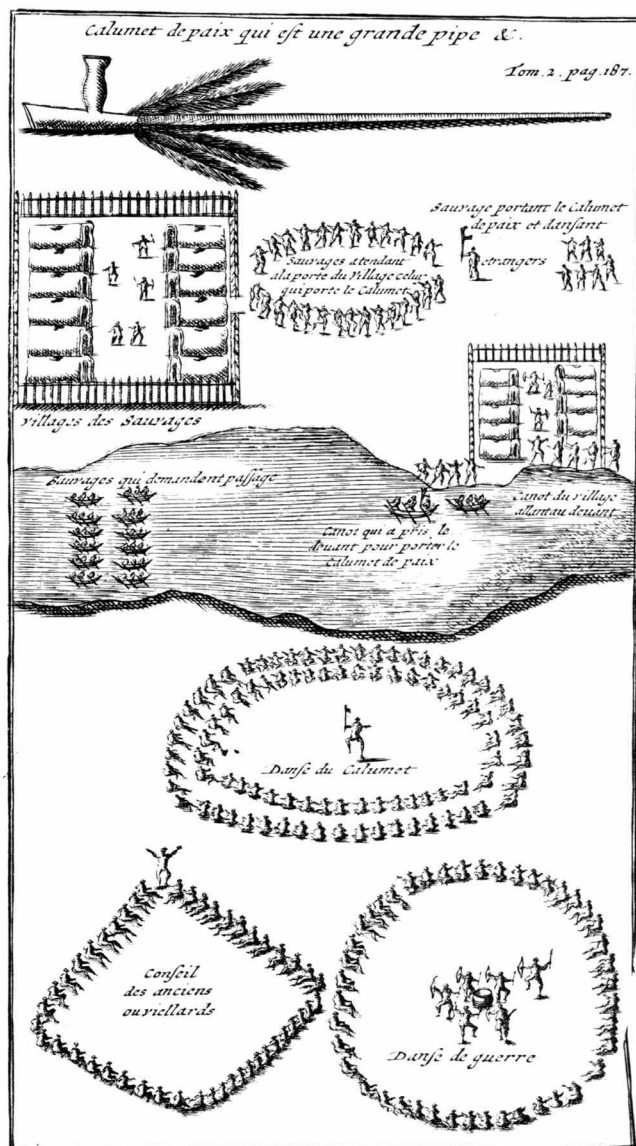
Déçu de ses alliés français, sceptique face aux Anglais qui, malgré les traités, ne cessent de s'étendre sur le territoire, Nescambiout se rend compte que le seul espoir des Abénaquis réside dans une alliance entre autochtones. Les Abénaquis ne solutionneront pas leurs difficultés en se rangeant du côté des Français contre les Anglais, puisque les pertes humaines et territoriales qui en découlent restent considérables. Faire la paix avec les Anglais n'est guère plus rentable; cela n'amène qu'un répit bien provisoire puisque les efforts d'accommodement de la part des Abénaquis avec les colons anglais sont inévitablement voués à l'échec. Tandis que la trêve permet aux colons de poursuivre leurs établissements, sans tenir compte des ententes conclues, les accrochages liés à l'occupation du sol se poursuivent.

Dans ce contexte qui suit Utrecht, après avoir conclu la paix avec les Anglais, Nescambiout décide en 1716 d'aller vivre à l'ouest du lac Michigan parmi les Renards (Outagamis) de la baie Verte (Green Bay). Ces derniers entretenaient des relations amicales avec les Abénaquis au moins depuis la Grande Paix de 1701. Présents à Montréal, ils avaient fait parvenir à la mission de Saint-François-de-Sales (Odanak) un collier de porcelaine porteur de paix ainsi qu'un calumet auquel était associée une danse (Le Sueur 1864 : 119-120). La danse du calumet, en usage parmi les Renards, les Illinois et chez la plupart des nations des Pays d'en Haut, avait le plus souvent pour objet la conclusion d'une paix ou d'une alliance contre un ennemi commun. Elle était parfois pratiquée lors d'une réjouissance ou pour faire honneur à une nation invitée et la divertir (Bacqueville 1772, 2 : 17; Charlevoix 1994 [1721], 1 : 605).

À la baie Verte, Nescambiout semble rejoindre une coalition autochtone visant à arrêter la progression de la colonisation européenne. Les raisons pour lesquelles il décide de se rendre chez les Renards, qui ont toujours eu des relations tendues avec les Français, restent imprécises. Un document mentionne qu'il s'est « arrêté chez les Renards après que la paix fut faite avec eux en l'année 1716 » (C11A 1723, 45 : 148). Aurait-il accompagné Louis La Porte de Louvigny dans son expédition formée d'alliés des Grands Lacs, de domiciliés, de soldats et de miliciens canadiens pour imposer la paix aux Renards, à titre de négociateur?

Après cette fragile paix, puisque de part et d'autre les formalités de l'entente ne sont pas respectées, les Français accompagnés de leurs alliés des Grands Lacs et d'Amérindiens domiciliés entreprennent de violentes campagnes, des expéditions punitives contre les Renards. Ceux-ci résistent, en effet, à l'expansion française en bloquant la principale voie d'accès aux nations alliées, dont les Sioux, et nuisent au commerce vers le Mississippi (Charlevoix 1994 [1721], 1 : 608). La guerre, entrecoupée de trêves, d'ambassades à Montréal et d'embuscades, entraîne de lourdes pertes pour les Renards qu'on cherche à mater, à neutraliser. Une paix durable mettra fin au conflit en 1738 (Callender 1978 : 636-647; Dickason 1996 : 151-153).

Encerclés et harcelés par leurs ennemis à partir de 1716, les Renards cherchent des appuis. Ils réaffirment leur alliance avec les Iroquois (Bacqueville 1722, 4 : 247) et entreprennent des pourparlers avec d'autres nations, entre autres les Chicachas, alliés des Iroquois et ennemis des Français en Louisiane (Dickason 1996 : 152). Les Renards sollicitent également les Abénaquis. En 1719, Nenanguoussikou, un ancien chef de Saint-François (Odanak) qui vit parmi les Renards⁹, porte aux Abénaquis de



La cérémonie du calumet

Davantage utilisé parmi les nations de l'Ouest et du Sud que chez les nations du nord-est de l'Amérique, le calumet était confectionné à partir d'une pierre rouge qui provenait surtout de la région du Missouri et du Mississippi. Le tuyau de la pipe, fait à partir d'un bois léger, était peint de différentes couleurs, puis orné de dessins et de plumes selon les circonstances. On le présentait à différentes occasions : pour sceller une alliance, lorsqu'on recherchait la paix, ou pour cimenter une entente commerciale. Parfois présenté pour lever un parti de guerre, il était souvent remplacé, à cette fin, par le casse-tête, dans lequel on fumait également. (Source : Lahontan 1715, 2 : 101)

cette mission une parole accompagnée d'un calumet. Il aurait fait « entendre qu'en la recevant [la danse du calumet] l'on se mettoit à couvert de toutes les funestes suites de la guerre, et qu'en la rejetant l'on seroit infailliblement détruit par les ennemis » (Le Sueur 1864 : 132).

Cette danse, très polyvalente, servait à « appeler les âmes de ceux contre qui l'on va en guerre, et par ce moyen tuer infailliblement ses ennemis », « concilier les nations étrangères

et ennemies et faire avec eux une bonne paix », « obtenir du beau temps et de la pluie, suivant les besoins » ou même « avoir un vent favorable dans la navigation ». Elle pouvait également être utile pour « éloigner toute sorte de mal et pour obtenir toute sorte de bien » (Le Sueur 1864 : 119-120). Les missionnaires ainsi que les autorités coloniales s'opposent fermement à cette danse jugée païenne, qui est une invocation au génie tout à fait incompatible avec leur enseignement et qui représente, en plus, un symbole d'alliance avec l'ennemi.

La parole des Renards qui accompagnait le calumet remis aux Abénaquis par Nenanguoussikou était représentée sur un tableau dont

un côté représentait quelques villages [ceux des Renards] fort grands et fort nombreux, des hommes et des femmes de haute stature, des enfants bien nourris, des champs très fertiles, des bois remplis de cerfs, d'origneaux et d'autres bêtes sauvages, et enfin des rivières pleines de castors et de poissons; l'on voyait dans l'autre côté du tableau quelques petits villages [ceux des Abénaquis] qui à peine paroissaient, les personnes qu'on y remarquait, étoient si maigres qu'à peine pouvoient-elles se soutenir; l'on n'y apercevoit ni champs qui produisissent du bled, ni bois remplis de bêtes sauvages, ni rivières qui pussent fournir du castor et du poisson, mais seulement un gros dragon qui sortoit à moitié de l'extrémité du tableau, dont la gueule béante menaçait d'engloutir ces misérables petits villages. Voici l'explication du tableau; Mon frère tu vois que ma terre est immense par son étendue, très fertile par la production de toutes sortes de grains, que mes bois, et mes rivières me fournissent en abondance toutes sortes de bêtes sauvages et de poissons; aussy regarde de quelle manière je me porte, etc.; j'apprends avec douleur que tu es réduit dans le coin d'une terre ingrate et stérile ou toutes les choses nécessaires à la vie te manquent : voilà le principe de ta maigreur, et de la mort de tes enfants que tu ne peux élever; mais ce qui augmente infiniment la compassion que j'ay pour toy, c'est de voir ce gros dragon à une gueule béante qui est prêt à te dévorer; et dont tu ne peux éviter la fureur que par une prompte fuite. Comme je prends part à tout ce qui te regarde, et que je ne puisse souffrir que mon semblable (une chaire noire comme moy) périclisse malheureusement faute de secours, je t'offre ma terre, tu la trouveras assez grande pour t'y établir; assez fertile pour fournir abondamment à tous tes besoins, et enfin assez éloignée pour vivre, en sûreté et hors de la portée de tes ennemis. (Le Sueur 1864 : 114-116)

Selon les Abénaquis de Saint-François, qui interprètent cette parole pour leur missionnaire Joseph Aubery (1673-1756), les Renards les invitent à quitter leurs terres stériles pour « aller en grand nombre dans leur pays pour y manger une queue de castor c'est à dire pour y faire notre chasse et notre demeure » (C11A 1723, 45 : 148). Ils auraient cependant omis de dire que le dragon ne représentait pas uniquement l'Anglais, mais également le Français. Le missionnaire de l'époque, comptant sur l'attachement des Abénaquis à la cause française, suggère un projet de réponse à envoyer aux Renards, il propose

de mettre les villages Renards et Abénakis aux deux côtés d'un tableau, dans le haut de ce tableau un crucifix d'où sortissent des rayons éclatants qui répandissent une admirable lumière sur les villages abénakis, et au contraire les villages des Renards couverts d'un nuage obscur qui répandit d'épaisses ténèbres sur toutes leurs terres. (Le Sueur 1864 : 114-116)

Malgré ces tentatives de discréditer les Renards et de retenir les Abénaquis, quarante jeunes gens, des guerriers abénaquis intéressés par cette offre, s'apprentent à quitter la colonie pour le

pays des Renards (C11A 1723, 45 : 148v). Le missionnaire, inquiet de perdre ses ouailles et leur affection pour les Français, avise aussitôt le gouverneur Vaudreuil qui intervient afin d'empêcher les Abénaquis de partir. Il les fait arrêter au moment où ils passent à Montréal et leur enjoint de revenir dans leur mission qu'ils réintègrent. Accepter la parole des Renards, ainsi que la cérémonie du calumet, signifie cimenter l'alliance. Cela implique que les Abénaquis appuient les Renards dans leur guerre. Les autorités françaises, qui constatent que l'alliance est fragile, réagissent rapidement afin d'empêcher les Abénaquis de resserrer leurs relations avec cette nation insoumise. Elles craignent que leur départ diminue les forces de la colonie française tout en augmentant celles des Renards, leurs ennemis.

La menace d'émigration paraît d'autant plus inquiétante qu'à cette époque la population des missions abénaquises de Saint-François (Odanak) et de Bécancour (Wôlinak) diminue par suite du départ de plusieurs Abénaquis, attirés par le commerce avec les Anglais, mais surtout désireux de retourner vivre dans leur pays pendant les périodes de trêve. En 1716, le chef Atecouando et des Pégouakis veulent quitter la mission pour retourner à leur village, situé à la source de la rivière Saco. Les Français tentent de retenir ces alliés qui « ont été très fidèles et ont rendu de bons services » (JR, 67 : 28-32; CMRNF 1884, 3 : 23). Leur docilité n'étant pas acquise, le gouverneur Vaudreuil n'arrive pas à les convaincre de rester. Il leur demande cependant de lui promettre de revenir si la guerre contre les Anglais reprenait. Atecouando revient probablement à Saint-François en 1722, mais dès la fin de l'année 1726 il serait de retour à Pégouaki (Day 1969 : 27).

Le père Aubery constate au même moment que la réduction de Bécancour est presque entièrement dépeuplée. Il suggère l'idée de ne conserver que la mission de la rivière Saint-François, « le poste le plus avantageux de la colonie par rapport aux Iroquois en temps de guerre » (JR, 67 : 34). L'année précédente, le gouverneur Ramezay et l'intendant Bégon avaient également proposé au ministre de la Marine de regrouper les deux missions abénaquises (C11A 1715, 35 : 37-37v). Outre la plus grande facilité à contrôler en un seul endroit les Abénaquis, qui négocient avec les Anglais et font l'aller-retour entre les colonies française et anglaise, on cherche ainsi à éviter que la mission de Bécancour les attire au détriment de celle de Saint-François. Cette dernière, avec ses 1 300 habitants, représente à l'époque le plus important village abénaquis de la Nouvelle-France (Kinney 1920 : 52). Ce projet de fusion des deux missions ne se concrétisera pas.

S'ajoutent à ces inquiétudes liées au départ des Abénaquis, la rumeur d'une alliance entre eux et les Iroquois ainsi que la crainte d'un rapprochement avec les Anglais. Les Abénaquis, les Anglais et leur allié iroquois entretenaient déjà des relations diplomatiques. Les Anglais avaient souvent cherché à conclure des traités avec les autochtones domiciliés dans la vallée du Saint-Laurent afin de s'assurer de leur neutralité (Delâge et Sawaya 2001 : 43-54; Delâge 1991 : 43-44). Les Iroquois, qui profitent de la déception des Abénaquis à la suite de la cession de leurs terres aux Anglais, leur demandent secrètement de se joindre à eux dans une guerre contre les Français. Dans son mémoire de 1720, le jésuite Charlevoix rappelle l'importance d'assister les Abénaquis, de leur rendre la réciproque pour conserver leur allégeance et leur appui, d'autant plus

qu'on est bien instruit que les Iroquois sollicitent sous main [en secret] les Abénaquis par des colliers qu'ils leur envoient à

s'unir avec eux contre nous, et que depuis trois mois les Anglois sont encore venus se poster vers Pemquit [Pemaquid], que les Abénaquis de Pamouké [Panaouamské] y ont consenti [...]. On peut voir par là que ces deux nations, dont l'inimitié réciproque avoit jusqu'ici fait notre sûreté, commencent à se réunir. D'où il ne peut s'en ensuivre que la perte de la colonie. (CMRNF 1884, 3 : 53-54)

Étant donné que les Abénaquis tolèrent la présence anglaise sur leur territoire, les Français craignent un réajustement des alliances en faveur des Anglais. Ils s'efforceront de saboter l'offensive diplomatique des Iroquois et des Anglais. Le jésuite Le Sueur témoigne de cette période d'accalmie suivant les traités de 1713 et de 1714 entre les Abénaquis et les Anglais :

Tandis que toutes les nations vivoient dans une profonde paix, et que l'anglois toujours attentif à ses intérêts s'emparoit insensiblement des terres abénakises, [...] ; et que ses progrès allarmant le françois celui-cy travaillait à brouiller ces deux nations et n'omettoit rien pour engager l'abénakis a obliger l'anglais à s'éloigner de sa terre ». (Le Sueur 1864 : 114)

NESCAMBIOUT, DÉLÉGUÉ DES RENARDS

Nescambiout, qui revient du pays des Renards en 1723, est porteur d'un message invitant les Abénaquis à se joindre à eux contre les nations des Pays d'en Haut, des nations alliées aux Français, dont les Outaouais. L'invitation est lancée à « toute la jeunesse de Saint-François d'aller chez eux pour venger la mort du frère de Nenanguoussik [ou] » (C11A 1723, 45 : 149). Les craintes du gouverneur Vaudreuil, nées en 1716 lors du départ de Nescambiout chez les Renards puis amplifiées depuis l'invitation faite par Nenanguoussikou en 1719, sont justifiées. Les autorités coloniales redoutent que les Abénaquis des missions suivent un chef respecté et que leur départ affaiblisse la défense de la colonie française.

Bien au-delà des considérations humanitaires et missionnaires, les établissements d'Odanak et de Wôlinak servent alors de réservoir de guerriers alliés, de rempart contre les attaques en provenance de la Nouvelle-Angleterre et de barrière contre les Iroquois si ceux-ci devenaient à nouveau hostiles. Heureusement pour les Français, conscients que le nombre d'Abénaquis des missions a déjà considérablement diminué depuis leur départ pour regagner leurs terres en Nouvelle-Angleterre (voir Dickinson et Grabowski 1993 : 56), le jésuite Aubery, missionnaire de Saint-François, affirme dans une lettre écrite au gouverneur Vaudreuil en 1723, que les Abénaquis [une faction, en fait] ont refusé cette invitation :

tous les Sauvages & même les jeunes gens de ma mission ont eu horreur de ce que les Renards par là les invitaient à se déclarer pour eux contre les nations d'en haut [alliés aux Français] parce que ce serait, disent-ils, se déclarer contre vos enfants & vos frères, [...] nous avons disent-ils une autre guerre juste et nécessaire à soutenir contre l'Anglais [guerre anglo-abénaquise, 1721-1727] sans vouloir mettre dans une autre & injuste & pernicieuse... (JR, 67 : 128-130)

Le gouverneur Vaudreuil, qui soupçonne Nescambiout de trahison, l'accueille très froidement et lui reproche de prendre part à de telles démarches. Le chef abénaquis, coincé entre deux alliances antagonistes (les Français et les Renards), lui aurait répondu qu'il n'était que le messenger, qu'il « n'avait eu nulle intention de les appuyer ayant pris la résolution de ne plus retourner chez les Renards et de se retirer parmi ses frères » à

Saint-François (C11A 1723, 45 : 149v). Tout en assumant son rôle au sein de la coalition autochtone, Nescambiout se devait de rester prudent, étant donné la présence de nombreux Abénaquis installés dans les missions-refuges au cœur de la colonie française.

Montigny, qui avait probablement renoué ses liens avec Nescambiout depuis 1721, au moment où il prenait son poste de commandant à la baie Verte, est également de retour. Comme il l'a toujours fait auparavant, il rassure les autorités coloniales sur la fidélité du chef abénaquis, qui

n'a rien fait en ce pays là qui ait pu préjudicier à la colonie au contraire [...], les récits qu'il a fait à cette nation [aux Renards] de ce qu'il avait remarqué en France pendant le temps qu'il y avait été nous sera qu'à donner à ces Sauvages une haute idée de la puissance du Roi et leur en inspirer la crainte. (C11A 1723, 45 : 148)

L'initiative des Renards est avortée. Cependant, les autorités coloniales françaises ont dû s'efforcer de bloquer le rapprochement de leurs alliés abénaquis avec les Renards et tenter à quelques reprises, au moins en 1721, ou 1722, et en 1728, de retenir les Abénaquis dans leurs missions. Le Sueur mentionne qu'environ « deux ans après ces paroles [celles de Nenanguoussikou] on fut à la veille de voir partir les deux tiers de la nation abénakise pour s'aller réfugier dans le pays des renards, et s'estoit dans le commencement que la guerre s'allumait entre l'abénakis et l'anglois [1722] » (Le Sueur 1864 : 117). En 1728, les Abénaquis, encouragés par un chef du village de Saint-François, ennemi des Français selon le missionnaire qui omet de le nommer, renouvellent leur projet d'émigration massive (Le Sueur 1864 : 117-118).

Ces événements ont assez inquiété les autorités françaises pour que le Ministre ordonne à Vaudreuil de ne plus permettre aux Abénaquis d'entreprendre des voyages dans les Pays d'en Haut (C11A 1723, 45 : 155v). Les autorités coloniales songeront plus tard à utiliser les Abénaquis dans leur guerre contre les Renards. On pense les recruter pour l'expédition prévue contre eux, en 1728, sous le commandement de Lignery. Le père de La Chasse, missionnaire des Abénaquis, croyait que l'on devait continuer de verser « la pension de 4000 livres aux domiciliés de Saint-François et de Bécancour qui pourront servir dans la guerre contre les Renards » (C11A 1728, 50 : 389-390). Mais la Cour, informée des projets d'émigration massive, a refusé qu'on les implique dans ce conflit (ANQ, MG1, F3, 1727, 2 : 457).

Nescambiout, qui ne retourne pas chez les Renards, s'est probablement installé pendant quelque temps à Saint-François (Odanak). Les anciens du village avaient consenti « à recevoir et faire rester dans leurs villages Nescambiout puisqu'ils voulaient quitter son libertinage et épouser en face de l'Église la femme qu'il a ramenée » de la baie Verte (C11A 1723, 45 : 149). Pour les autorités coloniales, la menace semble écartée. Le gouverneur Vaudreuil prétend qu'il contrôle la situation. Il reste que Nescambiout, Nenanguoussikou et un autre chef abénaquis qui, selon Vaudreuil « était autrefois un des plus considérés et des plus grands guerriers de cette nation » (probablement le chef pentagouet Wenemouet), sont au cœur des négociations (C11A 1723, 45 : 149; Siebert 1969 : 694-695). Ils ont séjourné parmi les Renards et participé aux pourparlers avec les Iroquois et le chef renard Kiala (vers 1733-1734). Hostile aux Français, Kiala cherchait à former une alliance contre les nations des Grands Lacs et désirait repousser les Français au moins depuis 1716 (Zoltvany 1969 : 329-330; Callender 1978 : 644; Dickason

1996 : 152). On peut y voir des efforts certains visant la création et la consolidation de liens avec d'autres nations dans le but de s'unir devant la colonisation européenne.

UN CHEF DE GUERRE RESPECTÉ ET RÉPUTÉ

Nescambiouit, qui représenta pendant plusieurs années la résistance abénaquise au sud de la colonie française, était perçu par les Français comme un homme d'influence dont on espérait conserver l'attachement. En s'associant à eux et à leurs intérêts dans leurs luttes contre les Anglais des colonies, Nescambiouit, par ses exploits militaires, a servi la cause des Abénaquis et celle des Français. Ces derniers n'arrivèrent toutefois pas à le manipuler puisqu'il suivit sa propre voie, allant même jusqu'à s'associer aux Renards, leurs ennemis.

La fin de la guerre anglo-amérindienne (1721-1727), pendant laquelle les Pégouakis et d'autres groupes d'Abénaquis harcèlent les agglomérations anglaises de la Nouvelle-Angleterre, marque les dernières années de la vie de Nescambiouit. Durement affectés par ces luttes, les Pégouakis sont finalement défaits en 1725. Des chefs, représentant des Abénaquis de la Nouvelle-Angleterre et de l'Acadie, signent à Boston les *Articles de soumission et d'alliance* (Day 1969 : 26-27 ; Sévigny 1976 : 153-154). Les ratifications de cette paix se poursuivent alors qu'un groupe abénaquis après l'autre dépose les armes, sans que cela n'assure, dans l'avenir, la cessation des violations sur leurs terres, ni une vie plus harmonieuse avec leurs voisins anglais.

En juin 1727, après une carrière remarquable comme chef militaire, négociateur et porte-parole des Abénaquis, Nescambiouit s'éteint. Le *New England Weekly Journal* de Boston, qui rapporte son décès, mentionne qu'il « était autrefois le principal chef de la tribu (maintenant dispersée) de Saco ou des Indiens péguouakis » (NEWJ 1727, notre trad.). Malgré sa participation aux attaques contre les établissements frontaliers anglais, l'auteur de l'article dresse un portrait plutôt positif du chef abénaquis. Le soulagement, qui suit la paix conclue entre les Abénaquis et les colonies anglaises, permet de jauger plus sereinement le guerrier devenu, peu de temps avant sa mort, messager entre le Massachusetts et le Canada¹⁰ :

Des nouvelles en provenance de l'Est nous apprennent qu'il y a quelques jours décédait le Vieux Escumbuit, [...] ; qui s'est le plus distingué lors des guerres, et qui a fait bonne figure dans les conférences auxquelles il a participé. Cet officier supérieur réputé pour son courage et sa détermination était capable des plus audacieuses tentatives. (NEWJ, notre trad.)

Un mois après son décès, un traité signé à Falmouth (Portland, Maine) confirmait la paix avec tous les Abénaquis, y compris ceux du Canada. Les Abénaquis de l'Est étaient de nouveau repoussés, cette fois jusqu'à la rivière Penobscot.

Notes

1. La tradition orale abénaquise ainsi que la mémoire collective ont conservé son souvenir. Les jeunes Américains de l'État du Maine connaissent la légende de Nescambiouit, souvent racontée autour d'un feu de camp. Une petite île près de Big Pond Island (Derry, New Hampshire) porte toujours son nom : Escumbuit Island. Récemment, le roman historique de A. E. Kayworth, qui a grandi avec la légende de Nescambiouit, rappelait l'existence du chef abénaquis (Kayworth 1998).
2. Entre 1720 et 1723, le jésuite Charlevoix (1682-1761) entreprend un voyage sur l'ordre du roi afin de recueillir des renseignements sur la mer de l'Ouest. Lors de son passage à Michillimakinac, il rencontre Montigny en route pour occuper

son poste de commandant à la baie Verte (baie des Puants). Charlevoix a assurément consigné ses exploits ainsi que ceux de Nescambiouit à ce moment et lors de son premier séjour en Nouvelle-France à titre de professeur au Collège des Jésuites (1705-1709) [Charlevoix 1994, 1 : 593]. Par contre, Charlevoix n'a pu rencontrer Nescambiouit en France, comme le mentionnent certains auteurs anglais, puisqu'il était en Nouvelle-France à cette époque (Drake 1848 : 140 ; Hodge 1960, 1 : 102).

3. Il ne semble pas exister de documents iconographiques de Nescambiouit. Ni le Centre historique des Archives nationales de Paris, ni la Bibliothèque municipale de Versailles ou le Musée national du château de Versailles ne possèdent de documents ou de portraits concernant sa venue à Versailles (ministère de la Culture et de la Communication, Direction des Archives de France, lettres du 18 décembre 2001 et du 22 janvier 2002 ; Château de Versailles, lettre du 25 janvier 2002).
4. Officier dans les troupes, Montigny participe à plusieurs expéditions contre les Anglais, dont celles lancées par le gouverneur Frontenac en 1690. Il est resté célèbre pour ses campagnes à Terre-Neuve (1696-1697, 1705). Dès 1693, Montigny accompagne les Abénaquis afin de harceler les colons des établissements frontaliers en Nouvelle-Angleterre et en Acadie, où ils prennent le fort Pemaquid (1696). Montigny et Nescambiouit se connaissent probablement au moins depuis 1692, sinon depuis 1696 (Dechéne 1969 : 653-655).
5. L'ordre de Saint-Louis fut institué par Louis XIV, en 1693, afin de récompenser les services militaires. Après la cérémonie, on remettait au postulant la croix de l'ordre, en or, et le ruban couleur de feu. Cette marque de distinction donnait également lieu au versement d'une pension pour services rendus (Roy 1919 : 213-214).
6. Ici, la version de Montigny présent lors du combat à Haverhill est privilégiée. Selon d'autres écrits, comme ceux de Drake, Maurault et Charland qui suivent en cela le témoignage de Charlevoix, Nescambiouit, plutôt qu'un de ses compagnons, est blessé d'un coup de feu au pied lors de l'embuscade anglaise qui suit cette attaque de 1708 (Charlevoix 1744, 4 : 36 ; Drake 1848 : 140 ; Maurault 1866 : 330 ; Charland 1969 : 517). Après Haverhill, l'historiographie méconnaissait l'existence de Nescambiouit ou en faisait peu de cas. Les sources anglaises le perdent généralement de vue et Nescambiouit disparaît jusqu'à son décès en 1727.
7. Depuis son retour de France jusqu'en 1731 (quatre ans après son décès), la correspondance coloniale française fait fréquemment référence à Nescambiouit (MG1, B 1707, 29 : 109 ; C11A 1706, 24 : 162v-163 ; 1707, 27 : 209v-210 ; 1707-1708, 29 : 135 ; [1708], 29 : 242-242v ; 1723, 45 : 406-407 ; 1723, 45 : 146-154v ; MG8, A1, 3^e s., 1731, 12 : 2853-2855 ; RAPQ 1946-1947 : 379, 397).
8. En 1667, lors du traité de Bréda, la région située à l'est de la rivière Penobscot retournait à la France. Par la suite, les traités de Ryswick (1697) et d'Utrecht (1713) ne mènent pas à un règlement définitif au sujet des frontières délimitant les possessions des colonies française et anglaise. Les Français soutiennent que la frontière de l'Acadie correspond à la rivière Kennebec ; tandis que pour les Anglais, la rivière Penobscot représente la limite entre les terres anglaises et françaises (les plus extrémistes de Boston repoussent la frontière jusqu'à la rivière Sainte-Croix). Pour leur part, les Abénaquis, qui font parvenir un ultimatum au gouverneur du Massachusetts en 1721, affirment qu'ils seraient en droit de repousser les colons anglais jusqu'à la rivière Connecticut (CMHS 1819, 2^e s., 8 : 259-263).
9. Avant de séjourner chez les Renards, Nenanguoussikou avait quitté la mission de Saint-François afin de « se retirer dans celle du sault Slouis ou il comptait de vivre avec plus de liberté » (C11A 1723, 45 : 148-148v). Selon Le Sueur, cet Abénaquis « distingué dans sa nation par ses exploits et principal fauteur de cette dance désespérant de l'établir par son crédit à Saint-François se retire comme par dépit du côté de la baye dans les pays d'en haut » (Le Sueur 1864 : 133).
10. L'auteur de ce texte prétend que Nescambiouit est de retour dans sa patrie d'origine depuis l'automne 1726. Selon B. J. Bourque, il y revient vers le mois de mai 1727 au moment où

la colonie du Massachusetts l'embauche comme messenger vers le Canada (NEWJ 1727 ; Bourque 2001 : 180).

Remerciements

Ce texte est basé sur une recherche effectuée pour un document en préparation pour Parcs Canada. Je tiens à remercier Pierre Drouin et Jean Tanguay de Parcs Canada, John A. Dickinson, Jean-Pierre Sawaya et deux évaluateurs anonymes pour leurs commentaires judicieux. Mes remerciements vont également à Bruce J. Bourque qui m'a donné accès à son fichier de personnages abénaquis.

Documents d'archives

Archives nationales du Québec à Québec, Archives des colonies : MG1, série B, Lettres envoyées.

— , MG1, série C11A, Correspondance générale, Canada

— , MG1, série F3, Collection Moreau de Saint-Méry.

— , MG8, A1, Correspondance officielle.

MAC = Massachusetts Archives Collection, Boston

Ouvrages cités

BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, Claude-Charles Le Roy, 1722 : *Histoire de l'Amérique septentrionale*. Jean-Luc Nion et François Didot, Paris, 4 vol.

BOURQUE, Bruce J., 2001 : *Twelve Thousand Years. American Indians in Maine*. University of Nebraska Press, Lincoln/London.

CALLENDER, C., 1978 : « Fox », in B.G. Trigger (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 15, Northeast : 636-647. Smithsonian Institution, Washington.

CALLOWAY, Colin G., 1988 : *The Western Abenakis of Vermont, 1600-1800: War, Migration, and the Survival of an Indian People*. University of Oklahoma Press, Norman et Londres.

CHARLAND, Thomas-Marie, 1964 : *Histoire des Abénakis d'Odanak (1675-1937)*. Les Éditions du Lévrier, Montréal.

— , 1969 : « Nescambiouit », in D. M. Hayne et A. Vachon (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 2 : 516-518. PUL, Québec.

CHARLEVOIX, Pierre-François-Xavier, 1744 : *Histoire et description générale de la Nouvelle France : avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*. Rollin Fils et la veuve Ganeau, Paris, 4 vol.

— , 1994 [1721] : *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*. Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2 vol.

CMHS = *Collections of the Massachusetts Historical Society*, 1819. Johnson Reprint Company, vol. 7, 2^e série, Boston.

CMRNF = *Collection de manuscrits contenant lettres, mémoires, et autres documents historiques relatifs à la Nouvelle-France, recueillis aux archives de la province de Québec, ou copiés à l'étranger*, 1883-1885. Imprimerie A. Côté et Cie, Québec, 4 vol.

COLEMAN, Emma Lewis, 1925 : *New England captives carried to Canada between 1677 and 1760, during the French and Indian Wars*. The Southworth Press, Portland, Me, 2 vol.

DAY, Gordon M., 1969 : « Atecouando », in D. M. Hayne et A. Vachon (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 2 : 26-27. PUL, Québec.

DECHÈNE, Louise, 1969 : « Testard de Montigny, Jacques », in D. M. Hayne et A. Vachon (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 2 : 653-655. PUL, Québec.

DELÂGE, Denys, 1991 : « Les Iroquois chrétiens des 'réductions', 1667-1770 ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXI(3) : 39-50.

DELÂGE, Denys, et Jean-Pierre SAWAYA, 2001 : « Les origines de la Fédération des Sept Feux », *Recherches amérindiennes au Québec* XXXI(2) : 43-54.

DHSM = Maine Historical Society, *Documentary History of the State of Maine, 1869-1916*. Fred L. Power Company, Portland, 24 vol.

DICKASON, Olive Patricia, 1996 : *Les Premières Nations du Canada*. Sillery, Septentrion.

DICKINSON, John A. et Jean GRABOWSKI, 1993 : « Les populations amérindiennes de la vallée laurentienne, 1608-1765 ». *Annales de démographie historique* : 51-65.

DRAKE, Samuel G., 1848 : *Biography and history of the Indians of North America from its first discovery*. B.B. Mussey, Boston, vol. 3 (8 microfiches).

FAUTEUX, Aegidius, 1940 : *Les Chevaliers de Saint-Louis en Canada*. Les Éditions des Dix, Montréal .

FRÉGAULT, Guy, et Marcel TRUDEL, 1963 : *Histoire du Canada par les textes*, vol. 1. Fides, Ottawa.

HAVARD, Gilles, 2000 : « Postes français et villages indiens. Un aspect de l'organisation de l'espace colonial français dans les Pays d'en Haut (1660-1715) ». *Recherches amérindiennes au Québec* XXX(2) : 11-22.

HODGE, Frederick Webb (dir.), 1960 : *Handbook of American Indians North of Mexico*. Pageant Books, New York, 2 vol.

HUTCHINSON, Thomas, 1795 : *History of Massachusetts: from the first settlement thereof in 1628, until the year 1750*. Thomas C. Cushing (Salem), Boston, 2 vol.

JR = THWAITES, Reuben G., (dir.), 1896-1901 : *The Jesuit Relations and Allied Documents: Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*. Burrows, Cleveland, 73 vol.

KAYWORTH, Alfred E., 1998 : *Abenaki Warrior. The Life and Times of Chief Escumbuit. Big Island Pond 1665-1727. French Hero! British Monster! Indian Patriot!* Branden Publishing Company, Boston.

KIDDER, Frederic, 1859 : *The Abenaki Indians, their treaties of 1713 & 1717, and a vocabulary : with a historical introduction*. S.n., [Portland, Me].

KINNEY, James F., 1920 : « A British Secret Service Report on Canada 1711 ». *Canadian Historical Review* 1 : 48-54.

LAHONTAN, Louis Armand de Lom d'Arce, 1715 : *Nouveaux voyages de Mr le baron de Lahontan, dans l'Amérique septentrionale*. Chez les freres l'Honoré, La Haye, 2 vol.

LE SUEUR, François-Eustache, 1864 : « Histoire du calumet et de la danse ». *Les Soirées canadiennes* IV : 114-135.

MAURAUULT, Joseph Pierre Anselme, 1866 : *Histoire des Abénakis depuis 1605 jusqu'à nos jours*. Atelier typographique de la Gazette de Sorel, Sorel.

MORIN, Victor, 1916 : *Les médailles décernées aux Indiens. Étude historique et numismatique des colonisations européennes en Amérique*. The Mortimer co., Ottawa (2 microfiches).

NEWJ = *New England Weekly Journal* (Boston), 1727 : 13, June 19.

PENHALLOW, Samuel, 1859 [1726] : *The history of the wars of New-England with the Eastern Indians, or, A narrative of their continued perfidy and cruelty...* S.n., [Cincinnati].

RAPQ = *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec pour 1922-1923, 1946-1947, 1947-1948*. Imprimeur du roi, Québec.

ROY, Pierre-Georges, 1919 : « L'ordre militaire royal de Saint-Louis ». *Les Petites Choses de notre histoire*. S.n., Lévis, 1 : 213-216.

SÉVIGNY, P-André, 1976 : *Les Abénaquis : Habitat et migrations (17^e et 18^e siècles)*. Bellarmin, Montréal.

SIEBERT, F. T., 1969 : « Mog », « Wenemouet », in D. M. Hayne et A. Vachon (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 2 : 496-498 ; 694-695. PUL, Québec.

SNOW, Dean. R. Snow., 1978 : « Eastern Abenaki », in B.G. Trigger (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 15, Northeast : 137-147. Smithsonian Institution, Washington.

ZAY, E., 1889 : *Médailles d'honneur pour les Indiens*. Société française de numismatique, Paris.

ZOLTVANY, Yves F., 1969 : « Kiala », in D. M. Hayne et A. Vachon (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 2 : 329-330. PUL, Québec.